

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 24

Artikel: La vallée des avalanches : imprenable!
Autor: Faesi, Hugues
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nos reportages

LA VALLÉE DES AVALANCHES - IMPRENABLE!

En quelques méandres serrés la route serpente dans la gorge étroite et débouche dans la «vallée des avalanches» quelque part dans les Alpes. A gauche, la forêt monte à l'assaut des rochers, citadelles aux parois presque verticales où flottent quelques fanions de nuages. Par endroits, une subite calvitie a clairsemé les sapins et les mélèzes: les couloirs nettoyés par les avalanches. A droite, les pentes moins raides sont marquées elles aussi d'énormes cônes de neige dont le sommet touche les rochers et les «cadavres» encombrant d'un chaos de blocs amoncelés la route qui monte au col. Sur une distance de près de 6 km les deux versants abrupts sont ravinés par les avalanches.

Sur cette alpe meurtrière — passage qui relie deux grandes vallées d'importance stratégique — la compagnie a fait halte et a reçu ordres et mission: «Barrer la vallée et tenir.»

L'installation de la position défensive.

La guerre fait du soldat un terrassier. Le service actif aussi. Immédiatement, la compagnie s'est mise à creuser, après avoir envoyé très en avant des patrouilles pour explorer et exclure toute surprise. Les hommes ont quitté sacs et fusils et manient les légères pelles de neige en aluminium. Ici comme partout dans la vie militaire, l'agitation est l'ennemie du travail rationnel. Deux, trois, quatre positions sont désignées d'où partiront les gerbes meurtrières des armes automatiques. Avec méthode et après mûre réflexion, mais sans lenteur, on a donné les ordres.

Les hommes creusent dans la neige durcie, excellent matériel pour construire des igloos, des huttes de neige, des magasins de provisions et de munitions, un poste de premier secours aux blessés, des abris pour les hommes, des postes de guets, le tout invisible parce que le mimétisme de la neige est parfait.

Au bout de peu d'heures, on ne voit plus les hommes. Ils creusent des tranchées reliant entre eux les fortins de ce sys-

tème bon marché et efficace des fortifications d'hiver. Un tunnel large d'un mètre et haut d'autant chemine du P.C. aux positions, tunnel de quelques centaines de mètres de long creusé sous les avalanches et inaccessible à leurs ravages. Ce n'est pas le tout grand confort, non: on marche le dos plié ce qui vous donne des crampes au bout de quelques minutes. Lorsque le boyau devient trop étroit, on rampe à plat ventre en s'aidant des coudes pour avancer. Excellente culture physique!

Nous voici dans la forêt, c'est-à-dire à couvert des vues de l'ennemi. Il a suffi de tailler des marches dans la neige et la glace pour faciliter l'accès du petit fortin de neige aux murs épais que les balles ne peuvent traverser. Encore un avantage de ce béton gratuit et efficace qu'est la neige! Le fortin est à l'orée du bois, et absolument invisible. C'est une espèce de caveau large et bas, dans lequel on a installé la mitrailleuse. Sa fine gueule est braquée sur la vaste étendue qui va d'une tête de rochers à gauche jusqu'au sapin isolé légèrement sur la droite. Le tireur et le premier servent sont couchés à plat dans cette grotte de neige; le chef de pièce est posté plus haut, dans les rochers, relié téléphoniquement à sa mitrailleuse. Une fois celle-ci installée, il dirige le tir sans être vu, ayant repéré d'avance tous les couverts et replis du terrain, et pouvant surveiller les opérations de l'ennemi et placer sa gerbe là, où il faut, avec un maximum d'efficacité.

Les patrouilles.

Deux, trois jours ont passé. La position a été complétée et l'animation des premières heures a fait place de nouveau au silence et à l'immobilité. Cependant, elle n'est qu'apparente. Toute une vie souterraine et invisible s'est développée. Les hommes ne se montrent plus, puisqu'ils suivent les boyaux sous la neige et vivent, mangent et dorment dans les igloos. Tous les jours cependant, les patrouilles partent pour des randonnées lointaines qui les mènent jusque dans les glaciers et le

— Bien, merci. Notre vie est si dépouillée de toute inutilité que le moral se trouve en parfait équilibre. Et puis, les types sont contents de vivre à la cabane, où il fait chaud, on est confortablement installé, on a la radio ... Parce que tu sais, au début, on a couché sous la tente pendant cinq semaines. Et ce n'était pas toujours drôle. Surtout lorsque le vent t'arrache les toiles de tente et fait sauter toutes les cordes! Et la discipline, ma foi, tu en jugeras. Il y a quelque chose comme cinq mois qu'on est ici dans ce secteur, alors, on s'est arrangé.

En effet! Et l'arrangement me semble judicieux. Certes, «Sérac» tient ses hommes. A aucun moment ils n'oublient qu'il est le chef. Leur tenue est bonne, encore que pittoresque. Dame, quand il fait quelques trente degrés sous zéro, et que la tempête hurle sa chanson grotesque, il faut se chauffer, protéger le visage, le doubler d'un vieux pullover si le cache-montagne ne tient pas assez chaud. Et les godillots de cuir sont remplacés parfois par d'étranges pantouffles géantes, fourrées de foin ou de paille, où on a bon chaud, ce qui, après tout, est l'essentiel!

«Sérac» tolère ces écarts, sans transiger pour autant sur la discipline. Tous les soirs, il fait son appel, comme si on était en bas dans la vallée, dans quelque station d'étrangers où tout le monde regarde cette «cérémonie». Ici, comme spectateurs, il y a tout juste une bande de choucas. Mais ceux-là s'en fichent plutôt ...

Le problème le plus ardu est celui du ravitaillement. Il y a plus d'une heure de descente en ski jusqu'au petit village. Plus d'une heure pour un acrobate, s'entend. Car les skieurs moyens aiment assez la faire en une après-midi entière. Pour remonter là-haut, il faut compter au moins six heures, sept à huit, si le temps est mauvais, et les charges particulièrement lourdes, ce qui peut arriver lorsque le courrier pour les 64 hommes ex-

cède trois sacs, ce qui est fréquent. On pourrait supposer que pareille corvée devrait figurer sur le registre des petites punitions pour infractions légères. Eh bien, non. Sérac demande à l'appel du soir quatre volontaires, et il n'a que l'embarras du choix. Quant au contrôle à effectuer en route ... Non, je préfère avouer qu'il n'y en a pas. Les soldats du ravitaillement savent qu'on les attend là-haut. Pas seulement le pain ou les vivres. Mais aussi la «poste», celle des lettres et des paquets. Le fait est qu'ils ne font jamais languir leurs copains. Une heure à peine au village leur suffit pour faire les commissions, boire leur demi de fendant, rechauffer les lattes, endosser les cacolets et les sacs de montagne, et remonter dans leur désert blanc, avec trente à quarante kilos sur le dos, à pas réguliers, lents en apparence, mais dont la cadence a vite fait de «pomper» les civils qui essayent de suivre. Presque pas d'arrêt en route. «Ça fatigue davantage que ça ne repose», disent-ils. Partis vers dix heures du matin, ils sont de retour vers le soir, lorsque le soleil fait flamboyer les crêtes.

Il est vrai de dire qu'il n'y a pas toujours du soleil, mais parfois une bonne petite tempête de neige qui vous aveugle et oppose son vent à 60 km. à l'heure aux poitrines haletantes. Pourtant, jamais d'accidents, ces montagnards connaissent chaque caillou du parcours; et ne se trompent jamais de chemin.

Une seule fois, la caravane du ravitaillement est remontée en comptant un manquant.

— Mon premier-lieutenant, c'est le fusilier Crettenand qui est devenu malade. C'est l'estomac, qu'il dit.

Le chef de la patrouille essaye de prendre un air convaincu, ce qui ne lui réussit pas du tout. Sérac a flairé une «combine».

— Malade, Crettenand? Comme ça, subitement? Et vous l'avez laissé en bas? (A suivre.)

col d'où débouchera l'ennemi. Comme des ombres grises, on voit sortir les patrouilleurs de l'orée du bois et monter en colonne par un, avec de grands intervalles entre chaque homme, à cause du danger d'avalanches. Ils font parfois plus de 50 km par jour avec des montées très fortes et des descentes vertigineuses. Leur équipement est celui de l'alpiniste en même temps que du soldat: sac de montagne, corde, piolet, sonde d'avalanches, raquettes, crampons, pelles de neige, fusil, etc. Une housse blanche recouvre l'homme, du casque aux pieds: le vêtement protector, le meilleur camouflage que l'on puisse imaginer. Une mince cordelette fixée à la ceinture traîne derrière lui: le fil d'avalanche grâce auquel les recherches sont facilitées si l'homme est surpris et enseveli sous une avalanche.

L'attaque.

Rien ne l'a faite pressentir, car aucun bruit ne trahit la présence des troupes dans la neige en haute-montagne. Raison de plus d'expédier en avant des patrouilles pour se renseigner exactement sur l'arrivée et la force de l'ennemi.

Tout à coup, les guetteurs très en avant des positions donnent l'alerte. La crête qui fait un angle brusque là-haut, dans les rochers, s'est animée: en un schuss impressionnant la patrouille rentre et signale l'arrivée d'un détachement ennemi fort environ d'une compagnie. Le capitaine qui défend l'accès de la vallée des avalanches attend que les premiers contingents massifs se soient engagés prudemment sur les pentes fortes pour appeler la nature au secours de l'homme.

Un ordre bref à son officier canonnier.

— Feu!

Une détonation sèche. Un sifflement léger. L'obus a fusé et trace dans le ciel sa courbe visible à l'œil nu. Sur la pente en face, où sont apparus les fantômes gris de l'avantgarde ennemie, un jet de neige a giclé, un nuage roux s'étale puis la détonation de l'explosion déchire le silence et se répercute dans les rochers. Les jumelles sont braquées sur l'entonnoir fumant de l'impact, mais la neige ne bouge pas. Elle est tassée, durcie, gelée. Elle adhère trop bien aux rochers. L'avalanche ne se déclanchera pas, la pente est sûre, la nature ne veut pas secourir les défenseurs.

Les assaillants le savent. En un slalom vertigineux, ils sillonnent la pente, et foncent vers le léger dos d'âne qui les mettra à couvert. Leur vitesse doit dépasser le soixante à l'heure, puisque à peine une minute après leur apparition sur la crête, ils sont déjà à couvert dans la cuvette plus d'un km de leur point d'apparition.

Mais dès que les têtes s'avancent par-dessus le couvert, le crépitement de la mitrailleuse hache l'air. Une seconde rafale fait disparaître les têtes casquées. L'attaque à droite est enrayée, car le camouflage parfait des positions ne permet pas à l'assaillant de faire usage de ses armes automatiques. Sur quoi tirerait-il, puisqu'on ne voit exactement rien?

Une section tente de faire diversion par une manœuvre tournante par la gauche. Mais dès que les hommes sont visibles, la pétarade claquante d'un fusil-mitrailleur et les coups isolés des tireurs d'élite bloquent cette avance et obligent l'ennemi à se flanquer dans la neige et à manier la pelle.

Un autre détachement, en un schuss étourdissant, dévale sur la pente droite. A la jumelle, on reconnaît un groupe de chasseurs avec un f.m. Un obus bien ajusté du lance-mine provoque un éboulement de neige juste en avant des assaillants. Ils sont bloqués. Au même moment, la «taca-taca-taca» d'une autre mitrailleuse les prend sous un tir fauchant. Ce détachement est cloué au sol par les rafales précises. Les hommes ont sorti leurs pelles et creusent fiévreusement un trou pour être à l'abri de ces balles piaulantes.

L'attaque subit un temps d'arrêt. Derrière le mamelon, on voit disparaître une patrouille de trois hommes. Sans doute vont-ils chercher du renfort et faire rapport à leur commandant sur l'échec momentané de l'attaque:

— Mon capitaine, la vallée des avalanches est imprenable!

*

Le clairon sonne la fin de l'exercice. Le Lt.Colonel Erb, magnifique officier-skieur, rassemble ses cadres pour la critique, en présence du Colonel commandant de corps Lardelli, du colonel brigadier Buhler. Les journalistes suisses et étrangers qui ont eu le privilège d'assister à la démonstration grâce à l'obligeance de la division Presse et Radio de l'Etat-major et de l'Office suisse du Tourisme vont passer à l'attaque... d'une tasse de thé chaud.

Le travail remarquable d'aménagement de la position défensive dans la neige a été réalisé en quelques jours par le cours de ski B. d'une brigade de montagne, cours d'instruction de la tactique et de la technique en haute montagne. Ce fut une démonstration concluante du travail formidable accompli par les skieurs de nos brigades de montagne. Il faut avoir vu la véritable course de descente fournie par les mitrailleurs pièces sur les dos, soit avec 50 kg de charge, sur une pente semée d'embûches; il faut avoir admiré la maîtrise parfaite avec laquelle les patrouilles et les skieurs attelés aux luges légères prennent les virages les plus acrobatiques; il faut avoir examiné de près la position défensive dans la neige avec ses boyaux, galeries, igloos, fortins de neige, etc.; il faut enfin avoir assisté à l'exercice décrit plus haut et à sa parfaite ordonnance et silencieuse exécution, pour comprendre toute l'étendue du bel éloge que le Colonel commandant de corps Lardelli adressa aux soldats après leur démonstration:

— Soldats, ce fut du travail magnifique — je vous en remercie!
Hugues Faesi.

Unité dans la diversité

par le général Guisan.

Pour comprendre l'âme si variée du soldat suisse, il faut quitter les voies du tourisme et s'initier à son travail, à ses fêtes champêtres. Il faut connaître ses trésors, ses vieilles coutumes. Il faut entrer dans la ferme, dans la maison du vigneron ou dans le chalet; il faut parcourir son pays. C'est un des grands privilèges des militaires.

Bien vite on comprend qu'il n'y a ni Suisse allemande, ni Suisse française, ni Suisse italienne, et qu'il n'y a qu'une Suisse, celle de nos pères, unie, forte et vigilante.

Et en disant unie, je ne dis pas unifiée; ce n'est point la même chose. Si le fédéralisme est la sauvegarde du pays, l'unification serait sa perte!

Laissons aux cantons leur particularisme, comme à nos régiments leurs particularités. Nous ne voulons pas nous fondre dans le même moule! Il serait aussi vain

de vouloir unifier les Suisses que de tenter de niveler leurs montagnes! Si les différences sont ineffaçables, elles ne nuisent pas à la cohésion nationale.

Genève a son Jeûne genevois et son Escalade, Zurich son Sechseläuten, Bâle son Carnaval, Lucerne sa fête de Sempach, Glaris son anniversaire de Näfels, Vaud son 24 janvier et son 14 avril, Neuchâtel son 1^{er} mars; *toute la Suisse a son 1^{er} août!*

Et si l'armée est la seule éducation générale qu'un peuple, aussi divers que le nôtre, peut admettre, l'esprit du régiment de Genève n'est cependant pas celui des régiments de Berne ou des Grisons, pas plus que celui des régiments zurichois ne ressemble à celui des régiments vaudois ou valaisans; mais tous sont cependant unis sous le même drapeau.

Se bien connaître et se comprendre entre cantons est une condition de notre existence nationale.